

## Une maison bavarde

*Dans la Grand'Rue de Sauzé-Vaussais, à deux pas de la Tour de l'Horloge, se trouve une très vieille maison qui diffère de ses voisines par sa façade en pierres apparentes. De ses murs qui ont des oreilles comme tant d'autres, émanent d'étranges sons, des rires, des chuchotements, parfois même des paroles intelligibles. C'est que la maison ressasse trois siècles de souvenirs qui ne demandent qu'à s'exprimer. Écoutons ce que cette maison veut nous raconter.*



"" Je suis une très, très vieille dame. Je fais d'ailleurs partie des plus anciennes maisons de Sauzé encore debout. Mon aspect n'a guère changé depuis ma construction, il y a maintenant deux cents, voire même deux cent cinquante ans. Ma structure non plus. Les plans du cadastre napoléonien établis en 1836 en conservent pour toujours la trace.

Ouverte sur la Grand' Rue, j'offre à mes occupants un logis tout en longueur, constitué de deux pièces en enfilade, surmontées d'un étage et d'un grenier, prolongées à l'arrière par une cour qui s'étrangle progressivement et finit par un étroit hangar. Là-bas, tout au fond se cachent les "cabins".

Ah! C'est que depuis ma construction, j' en ai abrité des Sauzéens ! Des jeunes, des vieux, des bons-vivants, des bien-portants, des grabataires ...Que sais-je encore ?

On a dit de moi que j'avais été une auberge, au temps jadis. C'est vrai ! Des preuves? Le passe-plat qui traverse toujours le mur qui sépare la cuisine de la boutique et le fait que je fus habitée par un cafetier, Jean Amiaux puis par un cabaretier, Jean Boucher et leurs familles.

Ensuite, au milieu du XIXème siècle, j'eus la chance de voir arriver un jeune perruquier, Pierre Béguin et son épouse. Malheureusement, dans une de mes chambres à l'étage, il décéda bien jeune, le pauvre! Sa veuve partit habiter chez une de mes voisines, la maison-Béguin qui appartenait alors à sa belle-famille. Après cela, un percepteur vécut ici, quelques années.

Vers 1878, je fus acquise, comme ma voisine, la maison-Béguin, par un menuisier à la retraite, un certain Louis Proux ou Proust. Il m' acheta pour y installer son fils Auguste qui désirait se lancer dans la coiffure. Je vous le dis, j'étais destinée à être un salon de coiffure! Certes, on ne vendait plus chez moi des perruques, mais on coupait, on frisait et on coiffait de vraies chevelures. Auguste se maria avec Florentine Destroit, une fille de Melle. A la mort de son père, il recueillit sa

mère Hortense, ici dans mes murs. Il est vrai qu'il y avait de la place, aucun enfant ne pouvait la gêner, puisqu' Auguste et Florentine n' en avaient point! La vieille femme s'éteignit dans une de mes chambres à l'étage. Nous étions en 1897. Trois ans plus tard, Auguste suivit sa mère dans la tombe. Quand les agents recenseurs passèrent chez moi, en soirée, en 1901, ils trouvèrent porte close. Florentine devenue patron-coiffeur, travaillait le jour chez moi, en se faisant aider par un jeune ouvrier-coiffeur et passait ses nuits dans la maison-Béguin, plus modeste mais plus confortable. Lorsqu'elle se remaria à Sauzé en 1904, avec Jean Herviot, elle ne coiffait plus les chevelures de ces dames mais leur vendait des chapeaux. Elle alla vivre chez son second mari, à Charroux dans la Vienne, me laissant vide. Oh ! Rassurez-vous, je ne le suis pas restée longtemps!

En 1908-1909, Célestin Meunier, un tailleur d' habits, natif de Mairé-Lévescault, me loua à François Herviot, un membre de la seconde famille de Florentine. Pour M. Meunier qui venait tout juste de s'installer, tous les moyens étaient bons pour faire des économies. Une fois même, il régla son loyer en nature, en taillant au propriétaire un costume sur mesure!

C'est alors que Florentine Destroit décéda en septembre 1910 à Charroux, toujours sans postérité. Une nouvelle fois, mon destin était de changer de propriétaire!

Le 29 janvier 1911, Célestin Meunier et son épouse Irma Lefèvre m'achetèrent par adjudication, c'est-à-dire aux enchères, aux "consorts Proux-Destroit". Qui étaient donc ces propriétaires? Eh bien, des enfants encore vivants du menuisier Proust qui avaient fait leur vie bien loin de Sauzé. Il s'agissait d' Hilaire qui était coiffeur (lui aussi) à Paris, de Marie qui demeurait à Niort avec son mari le galocher Picard et des héritiers indirects du coiffeur Auguste, à savoir sa soeur Elisa Destroit et son beau-frère Maurice Marris qui taillait des habits à Melle.

Je fus acquise pour 4000 Francs, payables le 29 septembre 1911. Pour s'acquitter d'une partie de cet achat, Célestin et Irma contractèrent un emprunt. Ils s'engagèrent à le rembourser dans les sept ans à venir. En fait, la somme empruntée fut définitivement remboursée au début 1917.

Dans l'acte d' achat, j'étais décrite comme suit:

*" 1° Une maison sise à Sauzé-Vaussais, Grande Rue, comprenant deux chambres au rez-de-chaussée, dont l'une servant de magasin; deux chambres au premier étage; grenier au dessus, cave au-dessous; cour derrière et diverses servitudes..."*

*2° Un jardin sis au même lieu de Sauzé-Vaussais... C'est ce carré de verdure dans lequel mes occupants faisaient pousser quelques légumes et se délectaient des rares pêches qui parvenaient à y mûrir. Vous savez, pour aller dans ce jardin, il faut emprunter la coulée qui débouche juste en face, entre la boulangerie et l'épicerie.*

L'année 1913 fut pour moi celle d'une grande toilette effectuée de fonds en combles, pour ainsi dire! Célestin embaucha bon nombre de maçons et de menuisiers du bourg qui modifièrent ma façade. C'est qu'il voulait une devanture digne d'un notable sauzéen! Ils évidèrent l'entre-fenêtres pour placer une vitrine sur toute la largeur. Ils cachèrent mes vieilles pierres par des panneaux de bois peints en marron foncé, couleur qui était à la mode à cette époque. Au dessus, Célestin fit peindre son nom en lettres blanches. C. MEUNIER. Ah ! ça avait de la classe!

A l'intérieur, les ouvriers ne manquèrent pas de travail !

Au rez-de-chaussée, dans la première pièce, appelée désormais la "boutique", ils refirent le parquet. Au fond, ils implantèrent un escalier en bois permettant d'accéder aux étages. Célestin fit monter deux hautes armoires vitrées dissimulant d'un côté, un cabinet d'essayage et de l'autre, la montée d' escalier.

La seconde salle, appelée alors "arrière-boutique" fut complètement transformée, destinée à devenir le domaine de la maîtresse de maison. Elle pouvait disposer ici, d' un fourneau en fonte, là, d' un évier en zinc.

Au fond, Célestin fit fermer la pièce par une grande porte vitrée qui cachait à peine l'atelier des couturières implanté dans la cour. Ces employées ne devaient jamais travailler en public, oh

non! jamais! Cependant, pour leur permettre d'oeuvrer le plus longtemps possible à la lueur du jour, il fit couvrir l'ensemble d'une immense verrière.

A l'étage, au débouché de l'escalier, fut aménagé un débarras. Pour vivre sa vie privée en toute quiétude, il suffisait de pousser, à droite, la lourde porte grinçante et de se glisser dans l'immense chambre à coucher. C' était la seule pièce de la maison qui ait gardé l'authenticité de mes premiers jours, avec son mur bombé, réchauffé par le conduit de cheminée.

En débouchant de l'escalier, sur la gauche, on entrait dans le domaine semi-privé de la famille. C' était là que pouvaient dormir les invités, les membres de la famille en visite, les enfants ayant dépassé l'âge de dormir avec leurs parents, etc... Quant à la chambrette, installée dans le grenier, sous les toits du côté cour, il n'en était pas encore question.

En juillet 1913, les Meunier engagèrent d' importants frais pour m' éclairer grâce à la fée Electricité. Lucien, le fils de la maison, était fasciné par le travail des électriciens. C'est qu' il y en avait des fils torsadés, des interrupteurs et des coupe-circuits en faïence, sans compter les nombreuses lampes ! Je fus entièrement équipée, de la cave au grenier, de la boutique aux cabins au fond de la cour.

C'est ainsi, que durant de longues années, confortablement installée au sein de mes murs modernisés, la famille Meunier vécut ses meilleurs moments, tout comme les pires.

Pendant la Grande Guerre, Célestin partit effectuer sa campagne militaire. Ah! quelle fête entre mes murs quand il revenait en congé de détente! Par contre, après le conflit, ce n'était plus du tout la même ambiance quand Lucien resta de longs mois alité, en raison de son stupide accident. Heureusement, au début mars 1920, une petite fleur sauzéenne naissait chez moi, elle s' appelait Rose.

Les années passèrent. Je fus encore témoin d'évènements vécus par les Meunier, plus souvent malheureux qu' heureux, d'ailleurs. Mes murs ne purent s'empêcher d' entendre des rires, des chants, (on chantait beaucoup dans l'atelier des couturières), des conversations animées ( Célestin de plus en plus sourd, demandait souvent à faire répéter ses interlocuteurs), des pleurs aussi, surtout quand la famille perdait l'un de ses membres. L'affliction fut intense en 1921, lorsque la soeur d' Irma, Ernestine Lefèvre, mourut d' une crise cardiaque sur la place de la Chaume. Elle l'était encore quand Alphonsine Deslandes, sa mère, décéda ici, en 1925, quand Louis Meunier, le père de Célestin, ferma les yeux pour toujours en 1936 et quand Léonie, sa soeur, tomba raide morte dans la Grande Rue par un matin glacial de 1942.

La même année, à la fin du mois d' octobre, je connus un peu d'animation. Lucien se mariait avec Eglantine-Paule Mutel-Lemoyne. Le jeune ménage ne vit pas le début d'occupation de ma meilleure chambre, celle donnant sur la cour, par des soldats allemands. Par la suite, la vie entre mes murs se déroula alors au rythme des autres Français.

En mai 1948, je fus de nouveau remplie d'un monde joyeux, c'était à l'occasion du mariage de Rose et d' André Giffard. L'année suivante, je fus heureuse de voir naître un enfant, pour la seconde et dernière fois de mon existence: c'était leur fils Jean-Luc.

Vivre et mourir à Sauzé, tel était le destin de chacun de mes occupants. Le 14 janvier 1951, Irma s'éteignit doucement entre mes murs.

Par la suite, je m'assoupis, parfois réveillée en sursaut, aux premiers jours d'été quand débarquaient les petits-enfants du maître des lieux. C'était alors un branle-bas fracassant, les lits, tables, bancs et autres meubles entreposés sous l'appentis étaient alors déménagés pour la famille de Lucien jusqu'à Pouilloux, Villaret ou les Ormeaux. Seule la famille de Rose demeurait ici. Ah! comme j'aimais ces jours de foire et surtout celle du 30 août! Je résonnais de chants, de rires, de cris d'enfants parfois. Peu m' importait; je revivais!

Pourtant, je m'étiolais peu à peu. Je vivais au ralenti, tout comme mon propriétaire. De plus en plus souvent, Célestin me délaissait pour séjourner en région parisienne ou en Normandie où vivaient ses enfants. Il ne parlait presque plus. Il se contentait d'obéir aux consignes qu' on lui écrivait ou de répondre succinctement. C'est qu'il n'avait plus toute sa tête, le pauvre! Par exemple,

pour s'occuper, il ramassait les mégots de cigarette, les dépiautait et camouflait le tabac dans ses chaussettes. C'est en maraudant ainsi dans une rue de Boulogne-Billancourt qu'il fut bousculé par un chien et se fractura le col du fémur. Il décéda le 5 août 1961 à l'hôpital d' Issy-les-Moulineaux. Il rejoignit ses proches dans la tombe familiale au cimetière de Sauzé.

Dès lors, je tombais pratiquement en ruine. Les jours d'orage, les gouttières laissaient tomber des trombes d'eau jusqu'au rez-de-chaussée. Le parquet de l'atelier pourrissait, la mousse recouvrait le sol de la cuisine. Ma devanture de bois s'abimait. Courant 1968, Lucien et Rose tentèrent de me vendre, en vain! De guerre lasse, en août 1972, le frère et la soeur s'entendirent sur un arrangement. Rose vendit à son frère la part qui lui revenait, après avoir déduit la valeur du "Champ du Moulin" situé sur la route de Mairé, acquis par Célestin en 1932. Lucien devenait ainsi mon unique propriétaire, ainsi que celui de mon compagnon, le jardin situé au fond de la coulée.



maison Meunier en 1975 avant travaux

A partir de 1975, Lucien m' offrit une série de travaux importants pour le restaurer. Ma toiture fut remaniée. Ma devanture en bois entièrement démontée. La grande vitrine supprimée et remplacée par deux fenêtres. Ce qui impressionna le plus les Sauzéens de l'époque, c'est d'avoir osé laisser ma façade en pierres apparentes.

Profitant des travaux d'assainissement et de la mise en place de l'évacuation des eaux usées, les parquets du rez-de-chaussée furent entièrement refaits. Les murs se recouvrirent d' une peinture claire et d' une tapisserie discrète. Dans le cabinet d'essayage, Lucien aménagea un petit bureau.

L'atelier des couturières, au plancher pourri jusqu'à la moelle, fut complètement abattu, remplacé par une cour au sol bétonné. Une nouvelle porte vitrée fut implantée, surmontée d'une marquise en plexiglas à l'épreuve de la grêle.

Lucien voulut reprendre la disposition de la cuisine " comme dans l'ancien temps". C'est ainsi que le fourneau reprit sa place, le tuyau d'échappement des fumées qui passait au travers de la salle, aussi ! Par contre, modernité oblige, je gagnais un nouvel évier, une cuisinière moderne et des WC aménagés dans une sorte de cabine installée dans un coin de la pièce. ( Bonjour la discrétion et les odeurs! )

A l'étage, je reçus une salle de bains. Mes deux chambres furent retapissées de neuf. Dans celle du devant, fut posé un lavabo juste en face de la fenêtre pour que les passants puissent admirer les rondeurs de mes occupants.

Je pus enfin recevoir définitivement Lucien et Eglantine. Le pauvre homme fit une mauvaise chute dans mon escalier bien ciré, en 1980, ce qui lui valut de longues semaines d'hôpital mais surtout une paraplégie qui le cloua dans sa chaise-longue pour le restant de ses jours. Il quitta ce monde, le premier avril 1982.

Au début 1988, cet escalier fit de nouveau des siennes! Voulant ouvrir ma porte à un visiteur matinal, Eglantine dévala les marches et se fractura quelques vertèbres cervicales. Onze années se passèrent. Mon occupante, très alerte, me quittait de temps en temps pour rendre visite à sa famille. Mais le soir du 7 mai 1999, la mort la surprit dans la salle à manger.

Les héritiers décidèrent de me vendre. Avant cela, il leur fallut nettoyer, trier, évaluer, partager, démonter, récupérer ou vendre tout ce que leur famille avait accumulé entre mes murs durant neuf décennies.



Lit des grands- parents Meunier en 1999

Un matin de juin 2009, j'eus l'occasion de revoir Geneviève, une des petites-filles de Célestin. Elle eut l'opportunité d'entrer et de voir ce que le nouveau propriétaire avait fait de moi. A l'entrée de la boutique, avait été montée une cloison afin d'offrir de l'intimité à mes occupants. Au fond, s'offrait à ses yeux l'escalier entièrement dégagé.



Escalier dégagé en 2009

Que de changements dans ma salle à manger! Des meubles de cuisine intégrée occupaient désormais le pan de mur où se trouvait autrefois la cheminée. Les WC d'en bas, un moment disparus, avaient retrouvé leur emplacement initial.

Seule la cour n'avait pas changé d'aspect, ou si peu...



Cour en 1999



Cour en 2009

Maintenant, vous n'aurez aucune difficulté à me trouver. Je suis toujours là, coincée entre mes voisines au crépi impeccable. Mais comme je m'ennuie! Je n'intéresse plus personne... Ah! si seulement les rares passants pouvaient s'arrêter devant ma façade empierrée, ils comprendraient peut-être que je n'ai pas dit mon dernier mot..."

*PS. Cette page, je la dédie à Tante Rose qui vient de fêter ses 94 printemps. J'espère que mes souvenirs ne contrarieront pas les siens.*

*Geneviève, mai 2014*